

La crise de l'esprit

ȘTEFAN MELANCU

et des valeurs européennes

« *L'Européen : celui qui
a la nostalgie de l'Europe.* »
Milan Kundera

Ștefan Melancu

Lecteur associé à la Faculté des Études européennes, Université Babeș-Bolyai de Cluj-Napoca. Auteur, entre autres, du vol. **Singurătatea moralei. O analiză a crizei modernității** (La Solitude de la morale. Une analyse de la crise de la modernité) (2007).

DANS UNE étude publiée il y a quelques années¹, fondée sur une thèse de doctorat soutenue à l'Université Babeș-Bolyai de Cluj, nous avons essayé d'analyser la crise de la modernité en relation avec la crise morale actuelle du monde européen, en insistant sur la manière dont une telle crise a accompagné la modernité au fil du temps, par suite de l'érosion d'une constellation tenant aux valeurs traditionnelles et religieuses (avec le placement de ces dernières dans les limites de la simple raison, à l'instar de Kant, ou bien, dans le sillage de Marx, avec leur expulsion de la vie de la société, du fait de ne représenter que l'*opium* qui nourrit nos illusions) et le passage implicite à la société séculière – dans laquelle les nouvelles valeurs de l'existence humaine sont les règles et non pas les vertus, l'individu massifié et non pas l'homme intégré à la citadelle, le sujet égocentrique et non pas l'être harmonisé à la nature ou au cosmos, son image et non pas sa substance. S'orientant sur de telles valeurs, la modernité a visé l'émancipation humaine, gouvernée par les idées de la raison et

du progrès, mais elle a échoué surtout sur le plan de l'existence morale : la raison s'est avérée insuffisante, remplaçant, finalement, le dessein du bien humain par l'instrumentalisation et la manipulation de celui-ci, tandis que le progrès, malgré l'élargissement de la connaissance, s'est progressivement insinué dans la soumission « technique » de l'être humain. En outre, la modernité du XX^e siècle a pu imaginer, au-delà des limites de toute idée de raison et de progrès, les catacombes de deux guerres mondiales, des déportations de personnes et des camps de la mort, du racisme et de l'intolérance, le nationalisme et le totalitarisme, qui sont associés non seulement à la dissolution de la morale, mais aussi à la dissolution de l'identité structurelle de l'être humain. Partant de ces repères, nous nous proposons dans ce qui suit de faire quelques remarques sur la façon dont la crise européenne des valeurs a été perçue à travers la réflexion philosophique, à quelques moments-clés du XX^e siècle.

L'un de ces moments-clés qui a obligé le monde européen à une propre réévaluation, a été, sans doute, la fin de la Seconde Guerre mondiale et la décennie suivante. Quelle a été, alors, la réévaluation ? Nous précisons dès le début que deux ont été les mots d'ordre dans l'espace de la réflexion européenne à ce moment-là : *la crise* et sa conséquence implicite, *la démoralisation*. Et cela en dépit du fait qu'une partie des partisans les plus fervents des valeurs européennes ont essayé de miser toujours sur une renaissance de l'esprit européen de ses propres cendres. C'est le cas de Denis de Rougemont, qui, il y a plus d'un demi-siècle, se déclarait confiant dans les valeurs de la culture et de la civilisation occidentales, qu'il tient pour intégrées dans un véritable modèle pour le reste du monde et qu'il place sous la formule « l'aventure nommée l'Europe ». Par conséquent, Denis de Rougemont se montrait en quelque sorte étonné de constater que la plupart des penseurs du moment ne mettaient pas en évidence la valeur de *modèle* de l'Aventure européenne, mais plutôt la crise de la culture et de la civilisation européennes. Concrètement, soulignait Rougemont, « nos penseurs ne nous aient guère parlé que des possibilités catastrophiques recelées dans le données mêmes de notre Aventure. De Bergson à Tonybee, de Sorel à Spengler, et à leurs émules innombrables, il n'est question que de décadence et de déclin, de crise, de désarroi, de déshumanisation, de "fin" de ceci et de cela, et d'avènement prochain de robots dominant l'homme. En somme, depuis une cinquantaine d'années, on nous prédit la venue du "monde sans âme" que Georges Orwell prophétisait lugubrement dans son *1984* ». ² Il est à remarquer que cette idée de Denis de Rougemont date de 1957, période où la partie orientale de l'Europe, la Roumanie incluse, vivait déjà les horreurs du totalitarisme de souche soviétique. En plus, le monde européen n'avait pas encore oublié les décennies antérieures (la quatrième et la cinquième) – et notamment la guerre (à laquelle Rougemont avait participé lui-même, en tant que combattant) et ses

conséquences désastreuses pour les valeurs, abandonnées, du monde européen. Il est à remarquer, également, qu'en parlant des *options fondamentales de l'Europe* (provenant de l'unité spirituelle européenne et traduites dans l'idée d'une *union européenne* – « Il faut donc nous unir, sans retard », concluait Denis de Rougemont³), celui-ci, dans sa prise de position, paraissait s'être habitué à l'idée que la division du monde européen était déjà un fait historique (d'une part, les « habitants vivant à l'Ouest du Rideau de Fer » et, d'autre part, ceux qui constituaient « l'Europe historique en un ensemble »). Acceptant cependant l'idée exprimée un siècle auparavant par Paul Valéry, selon qui l'Europe entière n'était pas responsable de la « catastrophe » qui venait de la diviser⁴, idée que Julien Benda, par exemple, rejetait catégoriquement en 1946, affirmant, par contre – dans un cadre qui réunissait, aux Rencontres Internationales de Genève, une bonne partie des penseurs de marque de l'époque, tels que Raymond Aron, Georges Bernanos, Karl Jaspers, Georg Lukács, Lucien Goldmann, Maurice Merleau-Ponty, Denis de Rougemont –, la responsabilité de l'Europe pour le désastre qui venait de se passer et pour la fracture de ses propres valeurs (« j'estime que l'Europe, du moins pour sa grande partie, est parfaitement responsable de la catastrophe »⁵).

Revenant aux Rencontres Internationales de Genève, de 1946, donc immédiatement après la fin de la catastrophe qui avait affecté le monde européen et son esprit, le même Denis de Rougemont affichait une autre position et un autre ton dans l'approche de la question européenne. Dans le cadre de cette conférence élargie⁶, de Rougemont parle vraiment des valeurs qui ont « façonné » la culture et l'esprit européens (« le judéo-christianisme », « la notion grecque de l'individu », « le droit romain », « le culte de la vérité objective »), mais aussi des « symptômes d'un mal profond, dont l'hitlérisme fut la première crise ou le premier abcès de fixation », face auxquels *la résistance européenne* « est en train d'avorter sous nos yeux », symptômes qui montraient le visage d'une « Europe démoralisée » et « rétrécie et coincée entre deux grands empires » (l'Amérique et l'URSS). Lors de la même conférence, de Rougemont déplorait également la position des élites (« cette impuissance pratique à inscrire leurs pensées dans des actes ») et leur manque d'attitude (« J'entends les hommes dont la fonction serait de dénoncer ces maux, d'en rechercher les causes, et d'en inventer les remèdes ? Leur voix ne porte guère... »). Face à une telle situation, à laquelle on doit ajouter l'ascension de l'Amérique et du monde soviétique, les valeurs et l'esprit européens peuvent être réduits à « un musée ou une colonie », « une Europe absente ». « Imaginons le monde heureux, prospère, et puissamment organisé autour de cette absence insensible au grand nombre. Qu'y perdrait le monde ? Qu'y perdraient nos enfants ? », se demandait de Rougemont. La réponse qu'il nous offre est « évidente et simple », elle « tient dans un très petit mot, vague et poignant : c'est le mot "âme". L'Europe absente, démissionnaire, colonisée, c'est un

certain *sens de la vie*, une certaine *conscience* de l'humain, oui, l'*âme* d'une civilisation qui serait perdue, *perdue pour tous et non seulement pour nous !* »

La position que de Rougemont exprime ici rappelle une autre, énoncée quelques décennies auparavant et beaucoup plus connue, celle de Paul Valéry, dans « La crise de l'esprit »⁷, occasionnée par l'autre catastrophe de l'humanité européenne, survenue pendant la première moitié du XX^e siècle. Rédigée en 1919, à l'issue de la Première Guerre mondiale, qui a bouleversé le monde entier et notamment le milieu des intellectuels, « La crise de l'esprit » se constitue, en fait, en une méditation grave sur le destin de la civilisation européenne, marquée par la ruine spirituelle qu'avait entraînée la guerre (« Un frisson extraordinaire a couru la moelle de l'Europe. Elle a senti, par tous ses noyaux pensants, qu'elle ne se reconnaissait plus, qu'elle cessait de se ressembler, qu'elle allait perdre conscience »). C'est, donc, une méditation sur une Europe qui a perdu sa conscience, ce qui équivalait à l'agonie de son propre âme (« âme » à laquelle, nous l'avons déjà vu, Denis de Rougemont fera appel lui-aussi, après quelques années), à un désordre mental et à la résurrection de tant de craintes : « Et dans le même désordre mental, à l'appel de la même angoisse, l'Europe cultivée a subi la reviviscence rapide de ses innombrables pensées ; [...] tout le spectre de la lumière intellectuelle a étalé ses couleurs incompatibles, éclairant d'une étrange lueur contradictoire l'agonie de l'âme européenne ». C'est, en fin des comptes, une réflexion profonde de Valéry sur une crise spirituelle européenne extrêmement grave (« ce qui donne à la crise de l'esprit sa profondeur et sa gravité, c'est l'état dans lequel elle a trouvé le patient ») et, en même temps, sur la vie et la mort, illustrée par la métaphore d'un « Hamlet intellectuel » – méditant « sur la vie et la mort des vérités », titubant « entre les deux abîmes » (« l'ordre et le désordre ») et avançant sur un trajet qui vient de Léonard de Vinci (qui « inventa l'homme volant »), Leibniz (« qui rêva de la paix universelle »), Kant (« qui genuit Hegel, qui genuit Marx, qui genuit... »), avec une longue série de « fantômes », dont Valéry se distance ironiquement (« – Adieu, fantômes ! Le monde n'a plus besoin de vous. Ni de moi ») : « Une certaine confusion règne encore, mais encore un peu de temps et tout s'éclaircira, nous verrons enfin apparaître le miracle d'une société animale, une parfaite et définitive fourmilière. » Il est à noter que la métaphore de la fourmilière, invoquée ici ironiquement par Valéry, renvoie, quelques années plus tard, à l'une des positions les plus virulentes exprimées à l'égard de la décomposition des valeurs européennes, celle appartenant à Georges Bernanos, une position exposée dans le cadre des mêmes Rencontres Internationales de Genève de 1946. Ainsi, sous une note différente des autres participants de Genève, Bernanos (dont le ton virulent rappelle l'attitude de Nietzsche à l'égard de la modernité européenne, exprimée, par exemple, dans *Le Cas Wagner*), en se référant à l'état de l'esprit et des valeurs européens, parle, dans son exposé,

d'« une civilisation termitière, édiflée par des mains termites », équivalente d'un véritable vide spirituel : « Une cathédrale de mains élevée à la gloire du pouce, de l'index, du médium, de l'annulaire et de l'auriculaire, les cinq dieux. » Dans une telle situation, souligne le même Bernanos, « l'Europe se décompose, et les systèmes qu'on nous vante sont des systèmes de décomposition » ; autrement dit, « l'Europe a perdu confiance en elle-même » ou, pour évoquer l'un des livres connus de Welles, *L'esprit au bout de rouleau* (titre significatif, croit Bernanos, de l'image de l'Europe), « l'espèce humaine est à la fin de cours », tandis que « l'esprit n'est plus capable de s'adapter ». Sans insister sur la position de Bernanos, nous devons préciser qu'elle pourrait être regardée comme un véritable pamphlet à l'adresse de l'humanité européenne du milieu du siècle passé, qui trahit avant tout l'angoisse de l'homme européen face à la perte de l'équilibre d'une civilisation européenne qui paraissait autrefois stable et qui maintenant « s'écroule et on ne la remplace par rien, voilà la vérité. À la place de ces immenses épargnes accumulées de civilisation, d'humanité, de spiritualité, de sainteté, on offre de déposer un chèque sans provision, signé d'un nom inconnu, puisqu'il est celui d'une créature encore à venir. Nous refusons de rendre l'Europe. Et d'ailleurs, on ne nous demande pas de la rendre, on nous demande de la liquider. »⁸

Une pareille angoisse de l'esprit européen, marquée par toute une ramification de crises, a cependant traversé, dans l'espace de la réflexion philosophique, tout le XX^e siècle, depuis Heidegger et Hannah Arendt, à Jan Patočka, Michel Foucault et, plus proche de nous, Jean Baudrillard, Peter Sloterdijk, Richard Rorty ou Charles Taylor. Ainsi, par exemple, Jan Patočka, dans son *Introduction à Platon et l'Europe*, dont le sous-titre est *Situation de l'homme. Situation de l'Europe*⁹, souligne d'emblée que l'angoisse « est en quelque sorte notre lot commun », tandis que pour ce qui est de « la situation actuelle », « la tonalité générale de l'époque », il invoque un discours significatif d'Eugène Ionesco :

Pour ma part il me semble que le discours prononcé l'année dernière par Eugène Ionesco à l'ouverture du festival de Salzbourg représente une tentative d'exprimer en mots la tonalité générale de notre époque. Que dit-il ? Caractéristique est le fait que son discours ne prétend pas être une profonde analyse sociologique, il ne se veut ni plus ni moins que l'expression du sentiment général. Ce sentiment en est un d'un désarroi profond, de la perte de tout support, de tout appui tant soit peu solide. Au dix-neuvième siècle, dit Ionesco, les hommes avaient encore le sentiment de pouvoir diriger en quelque sorte leurs destinées, l'humanité se croyait à même de gouverner ses propres affaires. Ce sentiment, nous ne l'avons plus. Nous vivons dans le sentiment diamétralement opposé, comme de quelque chose qui nous emporterait ; et ce qui nous emporte est contradictoire et nous empêche de prendre une position univoque ; nous ne savons pas ce que nous voulons, plus personne ne le sait. Nous

sommes les proies de prophètes antithétiques, dont les uns prêchent le défolement des désirs, les autres la discipline et la soumission absolues – et les deux sont, semble-t-il, deux aspects d'une seule et la même chose. D'où le désarroi profond, d'où l'angoisse.

NOUS AVONS repris, in extenso, l'idée de Patočka, puisqu'elle nous semble significative d'un certain état d'esprit de l'espace européen, à la fois oriental et occidental – dans les conditions où, il ne faut pas oublier, nous nous trouvons après deux moments qui illustrent justement un tel état d'esprit à l'égard de l'évolution de l'esprit européen dans les années 1970 et 1980 : le Printemps de Prague et la révolte des étudiants de Paris, les deux survenus en 1968, au cours du même mois, et témoignant d'une révolte de nature politique, sociale et spirituelle. Il est à noter en ce sens la situation de Patočka lui-même, mis à la retraite d'office en 1972, qui, quelques années plus tard, signera la Charte 77, devenant l'un de ses premiers porte-paroles, pour qu'il trouve sa fin, au cours de la même année, suite à des persécutions politiques constantes.

Il convient de mentionner dans ce contexte le discours prononcé à Aix-la-Chapelle, en mai 1996, par Václav Havel, devenu entre temps le Président de la République tchèque. (Qu'est-ce qu'il aurait pensé, Jan Patočka, le subtile analyste de la *République* de Platon, s'il avait vécu encore, à propos de cette provocation de l'histoire pour Havel et son propre pays ?) Avant de nous arrêter sur quelques-unes des idées du discours de Havel, qui s'intitule, de manière suggestive, « Le défi historique de l'Europe », nous tenons à préciser que l'histoire et les valeurs européennes ont été une préoccupation constante du réputé écrivain et dissident tchèque – préoccupation marquée, jusqu'en 1989, par le sentiment d'une véritable *nostalgie de l'Europe* (dans le sens exprimé par un autre concitoyen célèbre, Milan Kundera – « L'Européen : celui qui a la nostalgie de l'Europe »¹⁰). C'est la raison pour laquelle il reproche souvent à l'Occident d'avoir oublié l'Est européen (en l'abandonnant aux régimes totalitaires, que l'Occident a fait preuve de ne pas comprendre tels qu'ils sont en dernière analyse, c'est-à-dire comme une miroir grossissant de la civilisation moderne dans son entier »¹¹) et plaide, après 1989, pour un « retour à l'Europe », suite à une « impulsion morale et spirituelle » et au « réveil » de l'Occident : « Nous nous sommes réveillés et nous devons réveiller l'Occident qui dormait pendant notre réveil. »¹² Or, le discours de Havel à Aix-la-Chapelle, en 1996, est centré justement sur un tel « réveil » de l'Europe. Partant de la spéculation étymologique du mot « Europe » (et dans le sillage de Heidegger), associé à l'idée de « crépuscule » (autrement dit, « à l'image de la fin, de la disparition, de la perte, de la ruine ou de la mort qui approche » – et, par rapport au mot « Asie », qui signifierait « l'aube », « le plein jour »), Havel se prononce finalement en faveur d'un sens contraire à la signification profonde du terme *Europe* : « Tout au contraire, il s'agit simple-

ment d'un signe de ponctuation dans l'éternel cycle de la nature et de la vie, marquant qu'une chose se termine pour qu'une autre recommence », c'est-à-dire « en simplifiant quelque peu, on pourrait dire que si l'aube et le plein jour sont le temps de gestes manuels, le crépuscule est celui de l'esprit ». Si l'on pense de la sorte, souligne Havel, « une certaine étape dans l'histoire de l'Europe semble effectivement toucher à sa fin » et, par conséquent, le moment est venu « de faire une halte afin de réfléchir à nous mêmes ». « Je crois » – continue Havel – « qu'il sonne l'heure d'un grand défi historique, qui nous appelle à comprendre enfin ce que veut dire le crépuscule et à lui donner pleinement le meilleur sens possible. C'est-à-dire à cesser d'interpréter l'état actuel de l'Europe comme un crépuscule de son énergie mais, au contraire, comme un état de retour à soi et de réflexion sur soi-même, comme un état où s'arrête momentanément le tumulte physique et où, avec le soleil couchant, s'étend le règne de l'esprit. »¹³ Même si les pensées de Havel sont très optimistes, c'est un optimisme qui exhorte à la prudence et à la réflexion.



Notes

1. Voir Ștefan Melancu, *Singurătatea moralei. O analiză a crizei modernității*, Cluj, EFES, 2007.
2. Denis de Rougemont, « Les options fondamentales de l'Europe », in *Œuvres complètes*, III. *Écrits sur l'Europe*, édition établie et présentée par Christophe Clame, Paris, Éditions de la Différence, 1994, p. 315-323.
3. *Ibid.*, p. 323.
4. Il s'agit de l'affirmation de Paul Valéry: « Il n'est pas vrai que l'Europe en sa totalité doive être tenue pour responsable de la catastrophe. Si les Européens ont donné l'exemple de bien des folies, l'Europe a été aussi, durant des siècles, la partie précieuse de l'univers, le cerveau d'un vaste corps », utilisée comme préambule dans le cadre des Rencontres Internationales de Genève, en septembre 1946. Voir, à ce propos, la Conférence de Julien Benda, in *L'esprit européen*, tome I, Neuchâtel, Éditions de Baconnière, 1947, p. 10.
5. *Ibid.*, p. 6.
6. *Ibid.*, p. 143-164.
7. Voir Paul Valéry, « La crise de l'esprit », in Yves Hersant et Fabienne Durand-Bogaert (dir.), *Europes. De l'Antiquité au XX^e siècle. Anthologie critique et commentée*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2000, p. 405-414.
8. Voir Georges Bernanos, in *L'esprit européen*, *op. cit.*, p. 263-288.
9. Voir Jan Patočka, *Platon et l'Europe. Séminaire privé du semestre d'été 1973*, traduit du tchèque par Erika Abrams, Paris, Éditions Verdier, 1983, p. 9-21.
10. Voir Milan Kundera, in Hersant et Durand-Bogaert, *Europes*, *op. cit.*, p. 935.

11. Václav Havel, « La politique et la conscience », in *Essais politiques*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1989, p. 234.
12. Václav Havel, apud Jacques Rupnik, « L'Europe de Václav Havel », in *Villa Europa*, n° 3, 2012, Presses Universitaires de la Sarre, p. 56.
13. Václav Havel, « Le défi historique », in Hersant et Durand-Bogaert, *Europes, op. cit.*, p. 198-207.

Abstract

The Crisis of the European Values and Spirit

The study is a synthetic presentation of the positions adopted by a number of leading intellectuals—Valéry, Patočka, de Rougemont, Bernanos, Havel—with regard to the spiritual and axiological crisis experienced by postwar European society and to its implicit consequence, demoralization and the lack of motivation, in an attempt to identify the mechanisms of a cautious and reflective optimism.

Keywords

spiritual crisis, Europe, Paul Valéry, Václav Havel, Jan Patočka